This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

PQ
2149
A1M5

YC132181

MIEUX VAUT TARD QUE JAMAIS

PROVERBE

EN DEUX ACTES ET EN PROSE.

PERSONNAGES.

Le vicomte.
Le chevalier.
La marquise.
Lisette.

La scène se passe à Paris, dans l'hôtel de la marquise.

BEAUVAIS,
IMPRIMERIE D'ACHILLE DESJARDINS, RUE SAINT-JEAN.

1858.

PQ2149
A1M5

MIEUX VAUT TARD QUE JAMAIS.

ACTE PREMIER.

1718.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

LA MARQUISE, en robe du matin, LISETTE.

LA MARQUISE.

J'ai vingt ans aujourd'hui.

LISETTE.

Déjà!

LA MARQUISE.

Comment déjà?

LISETTE.

Oui, vous êtes trop jeune pour avoir vingt ans.

LA MARQUISE.

En effet, c'est effrayant. J'ai passé de dix-huit à dix-neuf ans sans m'en apercevoir, et je passe de dix-neuf à vingt ans...

M733927

LISETTE.

Sans que personne s'en aperçoive.

LA MARQUISE.

Si fait, Lisette ! J'entre dans une nouvelle dizaine, et il me semble que je touche déjà la dizaine suivante...

LISETTE.

Allons donc ! Vous n'y arriverez jamais.

LA MARQUISE.

Jusqu'à vingt ans on est une enfant. A vingt ans on devient une jolie femme...

LISETTE.

Pas toujours.

LA MARQUISE.

Il faut se façonner à son nouveau rôle. Il est quelquefois agréable, mais il n'est pas toujours facile. Les indiscrétions deviennent dangereuses au lieu d'être charmantes. Ce qu'on appelait innocence et naïveté, on l'appelle sottise ; et, ce qui est cent fois pis que tout cela, il faut penser à se donner un protecteur, c'est-à-dire un maître.

LISETTE.

Est-ce que madame la marquise voudrait...

LA MARQUISE.

Mon Dieu ! oui, Lisette. Mais, je ne sais pourquoi, quand je pense à cette idée là, je frémis. Ne trouves-tu pas cela singulier ?

LISETTE.

Non, Madame. Je partage votre opinion sur ce point.

LA MARQUISE.

Comme sur beaucoup d'autres. Tu es d'humeur fort accommodante, Lisette. Depuis que tu es à mon service, tu ne m'as jamais contrariée que quand je voulais l'être.

LISETTE.

Pourquoi combattre les idées de madame la marquise ? Elle a toujours raison.

LA MARQUISE.

Si j'avais si souvent raison, mon enfant, je crois que malgré toute ta docilité tu te serais révoltée plus d'une fois. Aujourd'hui que je suis décidée à me remarier, je te demande ton avis.

LISETTE.

C'est-à-dire que vous me demandez d'être de votre avis.

LA MARQUISE.

Mon premier mariage a été si heureux.

LISETTE.

Monsieur le marquis n'est-il pas mort deux mois après vous avoir épousée, Madame?

LA MARQUISE.

Oui, Lisette, et je l'ai bien regretté. Mais il y a de cela cinq ans, et je ne crois pas manquer à sa mémoire en acceptant un second mari. Je crains malheureusement qu'il ne vaille pas le premier.

LISETTE.

Cela serait très-difficile. Pourtant je crois que madame la marquise trouverait sans peine des adorateurs qui rechercheraient sa main même à condition d'imiter la noble conduite du marquis.

LA MARQUISE.

Le chevalier est bien aimable, n'est-ce pas, Lisette?

LISETTE.

Le plus aimable du monde, Madame; et, vous pouvez m'en croire, je m'y connais.

LA MARQUISE.

Il a une jolie figure, la taille fine, un grand air, les dents blanches, la main longue.

LISETTE.

Il est certain qu'il est un des moins laids parmi la plus laide moitié du genre humain.

LA MARQUISE.

Il est mis fort galamment.

LISETTE.

Oh ! il a un excellent tailleur.

LA MARQUISE.

Ce que j'aime en lui, c'est qu'il n'a pas l'air sot comme tous les jolis garçons. Je ne sais pas comment font les hommes, mais les femmes savent être jolies tout en ayant l'air spirituel, à ce qu'il me semble...

LISETTE.

Si madame la marquise consulte de temps en temps son miroir, elle doit savoir ce qu'il en est.

LA MARQUISE.

Tu es une flatteuse, Lisette; mais je te crois. Ces pauvres hommes ! Ceux qui ont quelque vivacité dans la physionomie sont laids à faire peur; ceux qui ont les traits réguliers ont autant d'expression qu'une tête en cire. Je connais vraiment très-peu de visages d'hommes qui ne soient ou ennuyeux ou effrayants. D'ailleurs, chez le chevalier, l'apparence ne ment pas. Il a beaucoup d'esprit. Oh ! mon plus grand supplice serait d'avoir un mari stupide. Que les garçons soient sots s'ils le veulent, peu m'importe; ils n'ennuient qu'eux-mêmes. Mais un mari ennuie sa femme et ses enfants, et le mariage accroît, dit-on, prodigieusement la sottise, surtout quand par hasard il s'y mêle un peu d'amour. Comme mon mari serait amoureux de moi, à ce que je pense du moins, il serait insupportable...

LISETTE.

S'il n'était pas comme le chevalier.

LA MARQUISE.

De plus, le chevalier est mon ami d'enfance.

LISETTE.

Ah ! la belle chose qu'un ami d'enfance ! Vous me croirez à peine, Madame, je n'ai jamais pu en avoir. J'ai cherché un Frontin, même un Pasquin, je n'ai rien trouvé.

LA MARQUISE.

J'ai été plus heureuse que toi, mon enfant. Aussi ai-je pu parfaitement

apprécier le cœur et le caractère du chevalier. C'est le plus loyal des hommes, et il serait le meilleur des maris. Ah ! que je serais heureuse de voir enfin un long hymen succéder à notre longue amitié ! Que je serais heureuse de passer ma vieillesse...

LISETTE.

Fi donc ! Madame, ne prononcez pas ce mot là. Il sonne mal dans votre bouche. Vous vieille ! C'est impossible !

LA MARQUISE.

J'espère bien que c'est possible, et je le désire même. Connais-tu rien de plus doux, Lisette, que le projet que j'avais formé, et n'y applaudis-tu pas ?

LISETTE.

De tout mon cœur, Madame. Le chevalier est parfait. Je brûle de le voir installé céans.

LA MARQUISE.

Eh bien ! vois comme c'est triste ; je ne veux plus l'épouser.

LISETTE.

Le pauvre homme ! Et pourquoi, Madame ?

LA MARQUISE.

Pour beaucoup de raisons, Lisette. Il est trop aimable.

LISETTE.

Mais il est joli garçon.

LA MARQUISE.

Je le regarderai sans dégoût.

LISETTE.

Il a de l'esprit.

LA MARQUISE.

Je causerai avec lui.

LISETTE.

C'est votre ami d'enfance.

LA MARQUISE.

Raison de plus pour qu'il ne soit pas mon mari, Lisette. Je le connais trop bien. Il n'y a pas jusqu'au plus profond replis de son cœur, si son cœur a de profonds replis, que je ne puisse facilement pénétrer. Il n'a jamais de secrets pour moi. Je sais qu'il est bon, que je serai heureuse. Voilà tout. Mais pourquoi ne me proposes-tu pas aussi de me retirer dans mon château du Berry? Je veux voyager dans l'âme de mon mari; je veux y découvrir tous les jours des points de vue nouveaux. L'âme du chevalier c'est le ciel, soit; mais le ciel vu des rues de Paris, entre quatre murailles. Il me faut quelque chose de plus. Peut-être rencontrerai-je quelquefois des sites plus agrestes. Peut-être me heurterai-je le pied contre quelque pierre. Mais du moins je ne m'endormirai pas dans une félicité monotone, et j'espère qu'avec la grâce de Dieu je pourrai vaincre tous les obstacles, de manière à trouver enfin le repos après tant de fatigues.

LISETTE.

Un si long voyage a de quoi vous épuiser, Madame. Et peut-on, sans indiscrétion, vous demander quel est le pays où vous comptez faire de si belles excursions?

LA MARQUISE.

C'est un pays dont j'ai fait la découverte il y a trois mois.

LISETTE.

Vous voulez sans doute parler de certain vicomte?

LA MARQUISE.

Précisément.

LISETTE.

Eh bien! Madame, je ne puis que vous féliciter de votre étoile et de votre goût. Le chevalier était bien, le vicomte est encore mieux.

LA MARQUISE.

D'abord, il a l'air fat.

LISETTE.

C'est donc un titre?

LA MARQUISE.

Assurément, Lisette. Ne sais-tu pas, toi, que pour plaire aux femmes

il n'y a pas de meilleur moyen que de sembler être assuré qu'on leur plaira? Notre sexe, si doux qu'il soit ou qu'il veuille paraître, n'aime pas à rencontrer dans l'autre sexe la douceur et l'humilité.

LISETTE.

Et le vicomte possède à un haut degré le contraire de ces deux défauts.

LA MARQUISE.

Ce qui ne l'empêche pas d'être fort aimable.

LISETTE.

Alors, c'est décidément lui que vous épousez?

LA MARQUISE.

Mon Dieu! oui. Il m'a déjà demandé ma main, et je ne lui ai rien répondu. Tu vois que je suis déjà engagée avec lui.

LISETTE.

J'en suis bien aise! Dépêchez-vous, madame la marquise; vous ne sauriez faire un meilleur choix. Soit dit entre nous, je l'aime bien mieux que votre chevalier. Il n'a pas de manières timides, bourgeoises.

LA MARQUISE.

Avec toi, du moins, ne se permet-il pas de temps en temps?...

Elle tousse.

LISETTE, baissant les yeux.

C'est l'usage, Madame; il vous fait la cour. Comment voulez-vous?

LA MARQUISE.

Je comprends alors que tu le préfères au chevalier. Enfin, ma chère enfant, c'est aujourd'hui que je donne au vicomte une réponse définitive.

LISETTE.

Est-ce que vous n'en donnez pas une aussi au chevalier?

LA MARQUISE.

Ce ne sera pas tout-à-fait la même.

UN DOMESTIQUE.

Monsieur le chevalier est en bas.

LA MARQUISE.

Ah! mon Dieu! le chevalier est là, et je ne suis pas habillée!

LISETTE.

Mais puisque vous ne devez plus l'épouser, Madame.

LA MARQUISE.

Qu'est-ce à dire, Lisette? Ne s'habille-t-on que pour les gens qu'on veut épouser? Pourquoi paraître affreuse à ce pauvre chevalier? Ne sera-t-il pas assez malheureux? Pendant que j'y pense, Lisette, reste avec lui; Marton finira bien ma toilette. Il faut que tu te charges d'annoncer au chevalier la funeste nouvelle Je t'en prie.

Elle sort.

SCÈNE II.

LISETTE, seule.

Ah! vous me connaissez mal, madame la marquise. Comment! vous vous imaginez que je vais donner une nouvelle aussi mauvaise à un amant aussi épris. Le chevalier n'est déjà pas si généreux quand il est de belle humeur, et, comme il ne viendra probablement plus ici, c'est la dernière fois qu'il peut reconnaître mes bons offices. Je ne porterai pas le poignard dans son cœur. Je ne puis soutenir la vue d'un amant désespéré. Le voici. Procurons-lui encore quelques instants de bonheur.

SCÈNE III.

LE CHEVALIER, LISETTE.

LE CHEVALIER.

Bonjour, Lisette. Où donc est ta charmante maîtresse?

LISETTE.

Elle s'habille, monsieur le chevalier.

LE CHEVALIER.

De la toilette! pour moi!

LISETTE.

Pour vous comme pour tout le monde.

LE CHEVALIER.

Pas autrement?

LISETTE.

Si fait. Aujourd'hui surtout, elle tenait à s'habiller avant de vous voir.

LE CHEVALIER.

Dis-tu vrai, Lisette?

LISETTE.

Et pourquoi ne me croiriez-vous pas, monsieur le chevalier? Je n'ai jamais trompé personne.

LE CHEVALIER.

Mon enfant, ne pourrais-tu m'apprendre où en sont mes affaires?

LISETTE.

Oh! voulez-vous que je compromette ma maîtresse?

LE CHEVALIER.

Tu ne la compromettras pas. Je ne soufflerai mot à personne de ce que tu m'auras dit.

LISETTE.

Elle s'est confiée à moi; je ne puis la trahir.

LE CHEVALIER.

Ce n'est pas elle que je te demande de trahir, mais ses secrets.

LISETTE.

N'est-ce pas la même chose?

LE CHEVALIER.

Allons donc! Les femmes n'ont des secrets que pour les faire connaître plus vite et à plus de personnes. Ainsi, Lisette, tu peux parler sans remords. (Il lui passe une bague au doigt.) Et si jamais j'ai fait quelque chose pour toi, si tu portes le moindre intérêt à mon amour...

LISETTE.

Ah! monsieur le chevalier, comment voulez-vous que je ne m'y inté-

resse pas ? Toute la maison de Madame a pour vous la plus grande amitié. Madame elle-même en a tant !

LE CHEVALIER.

Ce n'est pas toujours une raison.

LISETTE.

C'en est une pour moi. Je n'ai jamais manqué de plaider votre cause auprès de madame la marquise, et tout-à-l'heure encore je l'aidais à faire votre éloge.

LE CHEVALIER.

Elle faisait mon éloge ! Mauvais signe.

LISETTE.

Que vous êtes soupçonneux ! Ah ! si vous aviez été ici, je ne dis pas il y a cinq minutes, mais il y a dix minutes, vous auriez été ravi.

LE CHEVALIER.

Et que disiez-vous donc ?

LISETTE.

Si je vous répétais nos paroles, vous me feriez rougir, monsieur le chevalier.

LE CHEVALIER, d'un ton d'incrédulité.

Oh !

LISETTE.

Qu'il vous suffise de savoir que nous avons passé en revue toutes vos qualités, les unes après les autres.

LE CHEVALIER.

Est-ce que vous avez aussi énuméré tous mes défauts ?

LISETTE.

Nous ne vous en avons pas trouvé.

LE CHEVALIER.

Ainsi, Lisette, tu crois que si j'adressais à ta maîtresse une demande en mariage, elle serait bien reçue.

LISETTE.

Le mieux du monde.

LE CHEVALIER.

Sans doute on ne me mettrait pas à la porte, parce qu'on sait vivre. Mais me ferait-on une réponse favorable?

LISETTE.

Assurément.

LE CHEVALIER.

Sais-tu, Lisette, que je meurs d'envie d'aller me jeter aux genoux de la marquise.

LISETTE.

Attendez qu'elle soit habillée.

LE CHEVALIER.

Il y a longtemps que je l'aurais fait, sans ma malheureuse timidité.

LISETTE.

Aussi, pourquoi êtes-vous timide?

LE CHEVALIER.

Par la raison qui fait que tu ne l'es pas : je ne peux changer ma nature.

LISETTE.

Allons donc ! On refait sa nature, monsieur le chevalier. Moi, j'étais timide et même peureuse, telle que vous me voyez.

LE CHEVALIER.

Ou plutôt telle que je ne t'ai pas vue.

LISETTE.

Eh bien ! je parais maintenant brave et même audacieuse. On prend sur soi, et voyez quel avantage on peut avoir alors sur les gens naturellement courageux. Comme on a son courage à sa disposition, l'on ne craint pas de s'en voir abandonner, on peut le pousser jusqu'aux dernières limites. La timidité ne doit jamais servir qu'à donner de l'audace. Et croyez-vous que madame la marquise ne soit pas pour vous savoir

gré de l'effort que vous ferez sur vous-même? Elle n'ignore pas votre timidité. Elle appréciera votre amour à l'étendue de votre courage.

LE CHEVALIER.

Je crains encore.

LISETTE.

Après ce que je vous ai dit! Que craignez-vous?

LE CHEVALIER.

Je crains certain vicomte qui depuis trois mois...

LISETTE.

Ma maîtresse me parlait de lui tout-à-l'heure.

LE CHEVALIER.

Et en quels termes?

LISETTE.

Elle lui trouve l'air fat.

LE CHEVALIER.

Diable! Enfin, Lisette, préviens ta belle maîtresse que dès qu'elle sera habillée j'ai à lui parler.

LISETTE.

Mais, monsieur le chevalier, n'allez pas dire à ma maîtresse que je vous ai mis au courant de ce qui se passe chez elle.

LE CHEVALIER.

Ne crains rien.

LISETTE.

Elle serait femme à ne jamais me pardonner une telle indiscrétion.

LE CHEVALIER.

Va, te dis-je.

LISETTE.

Vous feriez bien de remettre votre demande à un autre jour. Vous ne saurez pas dissimuler vos sentiments.

LE CHEVALIER.

Ah! c'en est trop.

Lisette sort.

SCÈNE IV.

LE VICOMTE, LE CHEVALIER.

LE VICOMTE, entrant

Tiens, c'est vous, chevalier. Pardieu! je suis charmé de vous voir ici; j'attendrai la marquise en aimable compagnie.

LE CHEVALIER.

Je ne vous ferai pas le même compliment, vicomte. Je serais charmé de vous voir, mais ailleurs.

LE VICOMTE.

Et qu'importe à l'amitié le lieu où l'on se réunit?

LE CHEVALIER.

Il m'importe beaucoup, parbleu! Vous savez qu'un intérêt tout particulier m'amène en cette maison....

LE VICOMTE.

Et vous me soupçonnez d'y avoir un intérêt à peu près semblable au vôtre. Vous ne vous trompez pas, chevalier; j'aime la marquise, et je compte aujourd'hui même obtenir d'elle une réponse.

LE CHEVALIER.

Et je comptais faire aujourd'hui ma demande.

LE VICOMTE.

Ah! vous êtes en retard sur moi pour la demande. Mais vous avez de l'avance sur d'autres points.

LE CHEVALIER.

Oui, je croyais qu'une ancienne habitude, mon titre d'ami d'enfance, pourraient me servir auprès de la marquise. Mais je commence à trembler. Je viens de causer quelques minutes avec Lisette...

LE VICOMTE.

Palsambleu! elle est gentille, Lisette.

LE CHEVALIER.

Elle ne m'a donné que de bonnes nouvelles; et vous n'êtes pas sans savoir que l'habitude de Lisette est de tourmenter les amants heureux.

LE VICOMTE.

En effet! Mais tout n'est peut-être pas perdu pour vous. Rappelez-vous bien tout ce que vous avez fait, tout ce que vous avez dit. Voyez s'il n'y a point de temps en temps quelque maladresse; tâchez de la réparer. Je suis sûr que vous avez trop courtisé la marquise et pas assez la femme de chambre... Allons! et moi qui vous donne des conseils!

LE CHEVALIER.

Il faut que vous me croyiez bien peu dangereux.

LE VICOMTE.

Vous vous trompez, chevalier. D'abord vous êtes fait de manière à être redoutable; ensuite, j'ai pour principe de regarder comme dangereux tous les hommes sans exception.

LE CHEVALIER.

Vous supposez bien mauvais goût au sexe féminin.

LE VICOMTE.

Ce n'est pas une supposition que je fais.

LE CHEVALIER.

Je crois que la marquise fait voir plus de goût que son sexe n'en a d'habitude.

LE VICOMTE.

Je le pense aussi. La question est à débattre entre nous deux.

LE CHEVALIER.

Aujourd'hui même nous saurons à quoi nous en tenir.

LE VICOMTE.

Et que comptez-vous faire, chevalier, si par hasard je suis vainqueur?

LE CHEVALIER.

Mon Dieu ! j'ai formé un projet fort étrange et qui vous étonnera beaucoup.

LE VICOMTE.

Au contraire ! Je ne m'étonne que de ce qui n'est pas étrange. Quel est donc ce merveilleux projet ?

LE CHEVALIER.

Dès que votre mariage sera terminé, je quitte Paris.

LE VICOMTE.

Pardonnez ; votre plan n'est pas étrange, il est absurde.

LE CHEVALIER.

Je vais m'ensevelir en province.

LE VICOMTE.

Ah bah ! Encore, si vous alliez en Amérique ou aux Indes ; on en revient. Mais en province ! Et qu'y ferez-vous, en province ? Vous chasserez, vous pêcherez !

LE CHEVALIER.

Bien entendu. Mais ce ne sera pas là mon occupation principale.

LE VICOMTE.

Vous aurez en province une autre occupation !

LE CHEVALIER.

Oui ; j'attendrai que vous soyez mort.

LE VICOMTE.

Tiens ! Et pourquoi ?

LE CHEVALIER.

Pour épouser votre femme.

LE VICOMTE.

Je vous sais gré d'attendre ma mort. Mais vous avez là, chevalier, l'idée la plus... je cherche un mot qui ne vous blesse pas... la plus ridicule qui se puisse concevoir.

LE CHEVALIER.

Et vous, vicomte, que ferez-vous si je suis préféré?

LE VICOMTE.

Mon plan est très-simple. Je reste à Paris. Je ne mets pas le pied en province pendant dix mois de l'année, et sans attendre que mon rival soit mort pour épouser une femme qui n'aura pas voulu de moi, je trouve d'ici à un an quelque duchesse ou quelque jeune fille de banquier qui me console de la perte de ma marquise.

LE CHEVALIER.

Ah! c'est que vous ne l'aimez pas.

LE VICOMTE.

Mais si je ne l'aimais pas, aurais-je besoin de chercher des consolations? Je n'aime pas de la même manière que vous, j'en conviens, mais j'aime autant.

LE CHEVALIER.

Toutes ces distinctions sont trop subtiles pour moi.

LE VICOMTE.

Vous n'avez pas l'esprit philosophique, mais je sais le moyen de vous le donner. J'ai sous la main une manière de philosophe qui a passé quelques huit mois à la Bastille et que le régent voit d'assez bon œil. Il nous divertit dans nos soupers; il a de l'esprit pour un philosophe, et j'imagine que vous l'agréerez. Quand voulez-vous que je vous le présente?

LE CHEVALIER.

Mais, si je me marie, je n'ai pas besoin de lui, et si je ne me marie pas je vais en province.

LE VICOMTE.

J'oublie toujours cette province. Lequel de nous deux parlera le premier à la marquise? Je l'entends sortir de sa chambre.

LE CHEVALIER.

J'étais arrivé le premier, vicomte.

LE VICOMTE.

C'est juste; parlez-lui. Aussi bien, j'aperçois la soubrette qui se pro-

mène dans le jardin, et je ne serai pas fâché de lui dire deux mots avant de venir chercher une réponse aux pieds de la marquise.

SCÈNE V.

LA MARQUISE, en toilette, LE CHEVALIER.

LA MARQUISE.

Bonjour, chevalier. Je croyais le vicomte ici.

LE CHEVALIER.

Il va rentrer, marquise.

LA MARQUISE, regardant le chevalier.

Eh bien! chevalier?

LE CHEVALIER, regardant la marquise.

Eh bien! marquise?

LA MARQUISE.

Lisette ne vous a-t-elle rien dit?

LE CHEVALIER, à part.

Comment diable se fait-il qu'elle avait recommandé le secret? (Haut.) C'est donc vrai, marquise?

LA MARQUISE.

Assurément. Mais pourquoi cet air de satisfaction et de bonheur? Vous moquez-vous de moi à présent, ou vous moquiez-vous de moi il y a deux jours?

LE CHEVALIER.

Et ne serais-je pas le plus ingrat des hommes si j'avais un autre air, quand vous me confirmez tout haut ce que Lisette vient de m'apprendre tout bas, ce que je n'osais me répéter à moi-même?

LA MARQUISE.

Si vous êtes satisfait de ce que Lisette a dû vous dire de ma part, il faut avouer que vous n'êtes pas difficile à satisfaire.

LE CHEVALIER.

Ah! marquise, mettez-vous vos bontés à si bas prix!

LA MARQUISE.

Mes bontés! Mais qu'est-ce que Lisette vous a dit? Car je ne vous comprends pas.

LE CHEVALIER.

Elle m'a dit ce que je brûlais d'entendre et ce que je craignais de n'entendre jamais.

LA MARQUISE.

Mais encore!

LE CHEVALIER.

Vous le savez comme moi, marquise, et ce qu'elle m'a dit sur moi-même, un honnête homme ne peut le répéter.

LA MARQUISE.

Je vous en prie, faites comme si je ne le savais pas, et ne soyez pas honnête homme une fois en votre vie.

LE CHEVALIER.

Elle m'a dit que vous veniez de lui faire mon éloge, que vous aviez pour moi beaucoup d'estime, et que je pouvais sans crainte demander votre main.

LA MARQUISE.

Mais tout cela n'est pas vrai!

LE CHEVALIER.

Comment! Elle a menti!

LA MARQUISE.

A peu près. J'ai fait en effet votre éloge, et je suis prête encore à le faire; j'ai témoigné pour vous la plus vive estime, mais en même temps j'étais désespérée de voir que mes sentiments s'arrêtaient là, et je n'ai exprimé à Lisette le désir que j'avais de m'unir avec vous que pour lui faire mieux comprendre le regret que j'aurais de ne pouvoir former une union si douce.

LE CHEVALIER.

Ah ! marquise, si vous ne deviez pas m'épouser, pourquoi m'avez-vous laissé former des vœux inutiles? Pourquoi m'avez-vous permis de vous approcher, de vous regarder et de vous entendre, à moi qui n'étais pour vous qu'un indifférent? Je prenais plaisir à admirer les charmes que vous a prodigués le ciel, et les dons de votre esprit si varié, si fin, si léger, hélas! Je pensais que vous auriez égard à une ancienne liaison, que vous me pardonneriez d'être indigne de vous, puisque au moins je connaissais mon indignité. En vous voyant, je ne pouvais que désirer; en désirant, j'espérais malgré moi. Ah! pourquoi m'avez-vous donné votre amitié, si vous ne pouviez me donner votre amour?

LA MARQUISE.

Croyez-bien, chevalier, que je comprends et que je partage votre douleur. J'aurais été heureuse avec vous, je le crois; mais j'ignore si je suis faite pour le mariage, surtout pour épouser un homme tel que vous. Oui, vous êtes trop bon, trop noble; je vous aurais fait souffrir de mes caprices, j'aurais contrarié vos goûts; nous n'aurions pu nous entendre; enfin, vous n'auriez pas été heureux avec moi.

LE CHEVALIER.

Prenez garde, marquise, vous allez me prouver que vous n'avez pris la résolution de m'exclure que dans mon intérêt. Au reste, ne craignez pas que je vous adresse des reproches aussi déplacés qu'inutiles.

LA MARQUISE.

Tout ce qu'on peut attendre d'un honnête homme, chevalier, je l'attends de vous.

LE CHEVALIER.

Ne craignez pas non plus que je vous énumère mes qualités pour vous convaincre que vous avez tort, ou que je vous prie d'énumérer mes défauts pour me convaincre que vous avez raison. Je ne vous adresserai qu'une seule prière.

LA MARQUISE.

S'il est en mon pouvoir de l'exaucer, comptez sur moi.

LE CHEVALIER.

Vous allez vous marier bientôt. Ce n'est pas une personne jeune, jolie,

riche et spirituelle, qui peut attendre longtemps, et je sais des prétendants, j'allais dire des rivaux, qui ne sont pas loin d'ici. (Il regarde par une fenêtre. La marquise regarde machinalement et recule en faisant un geste involontaire.) Le jour où vous aurez épousé... un autre que moi, je quitterai Paris et je n'y reviendrai que quand vous serez veuve pour la seconde fois.

LA MARQUISE.

Mais si c'est mon mari qui perd sa femme?

LE CHEVALIER.

Qu'aurai-je à faire à Paris alors? Eh bien! promettez-moi, si jamais vous êtes libre, de vous rappeler mon nom et mon amour. Je ne prétends pas qu'ils aillent vous troubler au sein de votre bonheur, mais je souhaite qu'ils vous consolent quand ce bonheur ne sera plus. Je l'avoue, je ne puis croire que je quitte cette vie sans avoir été votre époux, fût-ce seulement une heure, fût-ce dans cinquante ans.

LA MARQUISE.

Vous êtes un enfant, chevalier. Vous m'aurez oubliée, je ne dis pas dans cinquante ans, cela serait bien excusable, et je ne désire pas que vous vous souveniez de moi quand j'aurai soixante-dix hivers, mais avant cinq ans d'ici vous serez marié, vous serez père, et je ne suis pas assez égoïste pour souhaiter que vous deveniez veuf.

LE CHEVALIER.

Vous vous jouez de l'amour que j'aurai pour vous dans cinquante ans, comme vous vous êtes jouée de celui que je vous porte à présent.

LA MARQUISE.

Avouez que je n'aurais pas tout-à-fait tort.

LE CHEVALIER.

Pardonnez. La prière que je vous adresse est très-sérieuse.

LA MARQUISE.

Je ne puis vraiment le croire, chevalier. Mais je consens à vous donner la promesse que vous exigez...

LE CHEVALIER.

Je n'exige rien

LA MARQUISE.

Que vous me demandez.

LE CHEVALIER.

Je sors aussi content que je peux l'être, marquise. Je cède la place à un autre qui sera sans doute plus heureux que moi.

Il sort.

SCÈNE VI.

LA MARQUISE, LE VICOMTE.

LA MARQUISE.

Ce pauvre chevalier me cause vraiment une certaine peine. Vous voilà vicomte. Que faisiez-vous donc dans le jardin tout-à-l'heure?

LE VICOMTE.

J'attendais impatiemment que mon bon ami le chevalier vous eût débarrassé de son amoureuse présence.

LA MARQUISE.

Etiez-vous si impatient?

LE VICOMTE.

Pour me distraire, j'ai causé avec Lisette. Elle a beaucoup d'esprit, marquise.

LA MARQUISE.

Et elle est jolie. Vous l'avez même embrassée, vicomte.

LE VICOMTE.

Sans doute, marquise. Y voyez-vous le moindre inconvénient? J'ai embrassé Lisette comme j'aurais embrassé... qui sais-je? le chevalier.

LA MARQUISE.

Oh! si vous vous étiez contenté du chevalier, je n'aurais pas fait la moindre observation.

LE VICOMTE.

Eh bien! n'en faites pas à propos de Lisette. Je ne l'ai choisie que par

un effet singulier de l'immense amour que je vous porte et qui se répand sur tous vos gens. Mais nous perdons notre temps, quand nous avons à parler de choses sérieuses. J'espérais une réponse aujourd'hui.

LA MARQUISE.

Je ne sais vraiment si je dois...

LE VICOMTE.

Votre hésitation me suffit; je ne connais pas de meilleure réponse. D'ailleurs, si vous aviez dû me repousser, vous n'auriez pas eu la cruauté de me faire entendre l'arrêt fatal de votre bouche même.

LA MARQUISE.

Mais je pourrais vous demander du temps pour délibérer.

LE VICOMTE.

Est-ce qu'une femme d'esprit délibère?

LA MARQUISE.

Je connais aussi des hommes d'esprit qui ne réfléchissent pas beaucoup.

LE VICOMTE.

Faites comme eux, chère marquise. A quelle époque notre mariage?

LA MARQUISE.

Comme c'est une question secondaire, on peut réfléchir là-dessus. Qu'il vous suffise aujourd'hui...

LE VICOMTE.

Que vous m'avez répondu oui.

LA MARQUISE.

Que je ne vous ai pas répondu non.

ACTE SECOND.

1748.

SCÈNE PREMIÈRE.

LISETTE, seule. — Elle travaille.

Mon Dieu! que les femmes partagent mal leur vie! Elles pourraient travailler ou lire quand elles ont de bons yeux et de bons doigts; elles attendent le moment où leur vue, où leurs mains tremblent. Ce qu'elles font ne vaut rien, et il leur faut des lunettes. (Elle tousse.) Que je suis vieille! Ah! si j'étais jeune! (Elle regarde autour d'elle.) Quel désordre! Ah! autrefois madame la marquise ne l'aurait pas souffert. Quels valets négligents on a aujourd'hui! Je ne sais vraiment pas comment pourront faire nos petits-enfants, ou du moins les petits-enfants des autres; car, pour moi, le ciel m'a refusé le malheur d'être mère, et il sait si je suis reconnaissante. Cette faveur insigne... (Le vent ouvre une porte.) On voit que la maison est aussi âgée que moi. Toutes les portes s'ouvrent, tous les bois jouent, tous les marbres sont ternis, tous les meubles usés, et tout a pris un air maussade, triste, ennuyeux, sexagénaire. Ma foi! je crois que je finirai par me mettre au service d'une jeune femme et d'une maison neuve. Il n'y aurait rien de tel pour me rajeunir, et j'en aurais grand besoin. Il ne nous manque ici que quelques vieux amis de Madame pour donner un avant-goût d'autre monde à cet affreux hôtel.

SCÈNE II.

LE CHEVALIER, LISETTE.

LISETTE.

C'est encore un vieux.

UN DOMESTIQUE.

Entrez, Monsieur. Madame la vicomtesse sera rentrée avant une demi-heure.

LISETTE, à part.

Ce que c'est que de prendre des jeunes gens à son service! (Haut.) Je dois prévenir Monsieur que madame la vicomtesse ne rentrera pas d'ici à deux heures.

LE CHEVALIER.

Il n'importe. Je sais ce que c'est que d'attendre.

LISETTE.

Alors vous savez que ce n'est pas une chose agréable.

LE CHEVALIER.

Pardon, quand on est sûr de ne pas attendre en vain.

LISETTE.

Lafleur, j'aurai à vous parler ; la lingerie de la vieille Babet est fort mal tenue, les comptes de Marthe sont inintelligibles, Champagne est un mauvais sujet qui n'a point passé ici toute la journée d'hier. Je parlerai aujourd'hui même à madame la vicomtesse.

LE DOMESTIQUE, en sortant.

Vieille mégère!

LISETTE.

Vous allez sans doute avoir froid ici. On est si mal dans cet appartement.

LE CHEVALIER.

Il y a beaucoup d'années que je ne me suis trouvé aussi bien.

LISETTE.

S'il était plus jeune, je le croirais amoureux.

LE CHEVALIER.

Je viens de faire cent vingt lieues pour voir la vicomtesse. Vous voyez que je puis attendre son retour pendant deux heures.

LISETTE.

Monsieur est de province?

LE CHEVALIER.

Oui.

LISETTE, à part.

Cela se voit.

LE CHEVALIER.

Au reste, il faut rendre justice à qui de droit. Nous avons marché comme le vent. Nous sommes venus en quinze jours à Paris. Je crois vraiment que nos petits-enfants pourront y venir, eux, en huit jours. Ils seront bien heureux. Le monde fait tant de progrès!

LISETTE.

Et avant d'entreprendre un si long voyage, Monsieur a sans doute fait prévenir madame la vicomtesse de son arrivée? Je m'étonne qu'elle ne m'en ait rien dit.

LE CHEVALIER.

Il y a quelque temps que je l'ai prévenue, et je ne serais pas étonné qu'elle ne pensât plus à moi.

LISETTE.

Vous avez sans doute, pour vous être ainsi dérangé, à lui parler d'affaires bien importantes?

LE CHEVALIER.

De la plus importante du monde.

LISETTE.

Affaire d'intérêt?

LE CHEVALIER.

Pas précisément.

LISETTE.

Mais, Monsieur, ne croyez pas que je veuille percer vos secrets. Je sais que madame la vicomtesse ne me cachera rien, et je n'ai pas besoin d'être indiscrète.

LE CHEVALIER.

Puisque vous m'avez adressé quelques questions fort discrètes, je vais vous en faire quelques-unes à mon tour. Comment va la vicomtesse?

LISETTE.

Elle va... comme on va à un âge où l'on ne va guère.

LE CHEVALIER.

Oh! elle n'en est pas encore là. Est-elle bien changée?

LISETTE.

Depuis quand, s'il vous plaît?

LE CHEVALIER.

Depuis longtemps déjà, depuis trente ans.

LISETTE.

Elle est aussi changée que moi, qui ai son âge et qui suis à son service depuis trente-deux.

LE CHEVALIER.

Quoi! vénérable personne, seriez-vous cette perfide Lisette qui m'a joué le tour pendable de me dire que je pouvais demander la main de sa maîtresse le jour même où cette maîtresse m'a remis à trente ans pour exaucer mes vœux?

LISETTE.

Vous êtes donc ce pauvre chevalier! Nous sommes de vieux amis, Monsieur. Eh bien! je suis aise de vous revoir, et je crois qu'on en sera fort aise ici. J'espère que vous avez oublié.

LE CHEVALIER.

Après trente ans...

LISETTE.

On a tout oublié.

LE CHEVALIER.

Excepté l'amour.

LISETTE.

Est-ce que vous êtes encore amoureux de madame la vicomtesse?

LE CHEVALIER.

Comme un fou, Lisette; c'est bien le cas de le dire. Ah! elle était bien jolie.

LISETTE.

Autrefois.

LE CHEVALIER.

Dis-moi, Lisette, a-t-elle été heureuse avec son second mari?

LISETTE.

Autant qu'on peut l'être avec un mari quelque peu brutal, légèrement libertin et prodigieusement jaloux.

LE CHEVALIER.

A-t elle été si malheureuse!

LISETTE.

Les premiers mois ont été charmants. Ensuite on s'est fâché, et l'on a passé le reste du temps à se raccommoder pour avoir le plaisir de se fâcher ensuite.

LE CHEVALIER.

Et la vicomtesse regrette-t-elle beaucoup son mari?

LISETTE.

Autant qu'il le faut, monsieur le chevalier. Elle n'a pas eu de bonheur, la pauvre femme. Son premier mari a vécu deux mois, le second a vécu trente ans.

LE CHEVALIER.

Le fait est que j'ai trouvé le temps assez long.

LISETTE.

Vous n'avez pas été le seul.

LE CHEVALIER.

Ah! Lisette, je ne me sens pas d'aise. Ma joie est telle en ce moment que je ne sais vraiment pas si elle pourra être plus grande lorsque j'épouserai la vicomtesse.

LISETTE

Quand avez-vous appris la mort du vicomte?

LE CHEVALIER.

On m'a prévenu, il y a trois semaines, qu'il était mort depuis deux mois. Aussitôt j'ai mis ordre à mes affaires, et je suis venu à Paris. Je ne pouvais plus rester en Auvergne. Les huit jours qui ont précédé mon départ m'ont paru aussi longs que les trente ans de mon exil. J'arrive à Paris. Mon cocher commence par me perdre; il n'était pas venu ici depuis aussi longtemps que moi. Je maudissais toutes ces nouvelles rues qui me mettaient en retard.

LISETTE.

Vous n'avez pas dû reconnaître Paris?

LE CHEVALIER.

Je pestais contre cette manie qui a pris tout le monde de démolir et de rebâtir. Il me semblait qu'on m'avait enlevé tous les chers témoins de ma première jeunesse. Heureusement, j'arrive enfin à cet hôtel, où rien n'est changé.

LISETTE.

Excepté vous et moi.

LE CHEVALIER.

Moi! je n'ai de changé que le visage. Mon cœur et mon esprit sont toujours les mêmes. Ah! tu ne peux comprendre ce que j'ai senti en mettant le pied sur le seuil de cet hôtel. On parle trop mal de l'absence. Celui qui n'a pas été absent ne connaît pas le bonheur du retour. Personne ne me reconnaissait.

LISETTE.

Et pour cause.

LE CHEVALIER.

Mais, moi, je reconnaissais tout le monde. Je me suis trouvé encore bien plus heureux quand je suis entré dans les appartements. Sais-tu que tout y est comme il y a trente ans?

LISETTE.

C'est un peu plus fané.

LE CHEVALIER, regardant autour de lui.

Il n'y a pas un de ces meubles auquel je ne puisse attacher un souvenir. C'est ici, Lisette, que, pendant trois ans, j'ai fait la cour à la marquise ; c'est ici qu'elle m'a signifié mon congé.

LISETTE.

Est-ce que ce souvenir vous est aussi agréable que les autres?

LE CHEVALIER.

Il est bien pénible, et pourtant il a je ne sais quel charme. Je crois voir encore la marquise. Comme elle était belle ce jour-là ! m'annonçant que tout était fini, ou du moins remis entre nous. Aujourd'hui j'espère, et je puis sans trop de répugnance penser à ce moment-là.

LISETTE.

J'avoue, monsieur le chevalier, que je ne partage pas du tout votre goût pour les vieux meubles, et qu'au lieu de tous ces fauteuils usés j'aimerais, moi qui n'ai jamais eu de peines de cœur, à voir enfin ici un mobilier plus élégant. On est plus vieille quand on se trouve dans un hôtel comme celui-ci.

LE CHEVALIER.

Tu es folle, Lisette. Où est la place des vieillards, je te prie? Personnes et choses, tout doit être vieux autour d'eux.

LISETTE.

J'aime beaucoup que cette maxime vienne de vous, monsieur le chevalier. Je ne suis pas amoureuse, moi.

LE CHEVALIER.

Tu ne l'as jamais été. Je reconnais, du reste, que mon amour peut paraître extravagant. Raison de plus pour arrêter là mon extravagance.

LISETTE.

J'entends une voiture ; c'est Madame qui rentre.

LE CHEVALIER.

Voyons.

LISETTE.

Comme vous êtes pâle, Monsieur. Je vous prie, entrez un moment à

côté pour vous remettre. Je vais préparer madame la vicomtesse à cette entrevue. Elle aura besoin de mon zèle si elle s'émeut aussi facilement que vous.

SCÈNE III.

LA MARQUISE, LISETTE.

LA MARQUISE.

Ah ! que je suis fatiguée, ma pauvre Lisette.

LISETTE, à part.

Vous l'êtes souvent à présent.

LA MARQUISE.

Je viens du couvent des Carmélites, où j'ai entendu un excellent sermon, quoique un peu long.

LISETTE.

Vous ne devriez pas y aller si souvent ; cela vous fatigue trop.

LA MARQUISE.

Selon toi, on ne devrait jamais y aller. Autrefois j'étais trop jeune ; aujourd'hui je suis trop vieille. J'ai bien froid, ma bonne Lisette.

LISETTE.

Pourquoi n'avez-vous pas mis les fourrures qu'on vous a rapportées de Russie l'an dernier ?

LA MARQUISE.

Je les avais demandées à Babet, qui les a cherchées, la pauvre femme ; mais elle ne les a pas trouvées.

LISETTE.

Je l'aurais parié. C'est toujours la même chose : un désordre sans fin. Cette Babet n'est plus bonne à rien. Madame la vicomtesse est bien bonne de la garder à son service. Elle n'a plus d'yeux, d'oreilles ni de jambes. Il ne lui reste que des dents pour manger, une langue pour causer, et des mains je ne sais pas trop pourquoi et je ne veux pas le savoir.

LA MARQUISE.

Comme tu t'emportes contre cette pauvre Babet! Elle est vieille; aussi je lui ai donné un aide.

LISETTE.

Madame la vicomtesse a fait là une belle acquisition, en vérité! Une enfant qui ne sait rien, pas même se taire; qui ne pourra jamais rien apprendre, et qui ne sera jamais un bon sujet, car elle ne fait guère attention aux remarques des gens qui en savent plus long qu'elle.

LA MARQUISE.

Elle a le temps d'en apprendre autant que toi, Lisette, tu passes toutes tes journées à la persécuter. Elle n'a pas un moment de répit.

LISETTE.

Que voulez-vous faire d'une enfant de seize ans?

LA MARQUISE.

Mais tout-à-l'heure ne trouvais-tu pas Babet hors de service? Je ne comprends pas ta mauvaise humeur. La vieillesse t'ennuie et la jeunesse te chagrine. Je te crois jalouse, Lisette.

LISETTE.

Jalouse! et de quoi? Madame la vicomtesse se trompe étrangement. Moi, jalouse! pour quelques années de plus ou de moins; comme si je n'étais pas sûre qu'elles arriveront toutes où j'en suis.

LA MARQUISE.

C'est précisément pour cette raison, Lisette, que tu devrais te résigner. Regarde-moi; j'ai été jolie, à ce que l'on m'a dit et à ce que je crois; j'ai été jeune, j'en suis sûre; je me résous à n'être plus ni l'une ni l'autre.

LISETTE.

Il le faut bien.

LA MARQUISE.

J'ai cinquante ans aujourd'hui.

LISETTE.

Comme cela me vieillit. Oh! je ne dirai jamais votre âge à personne.

LA MARQUISE.

Oui, tu te charges de cacher mon âge dès que tu es avec un étranger. Tu crois te rajeunir ainsi.

LISETTE.

Si madame la vicomtesse aime à ce point les vieilles choses et les vieilles gens, je vais la réjouir en lui apprenant l'arrivée inattendue d'un de ses vieux amis habillé à la vieille mode.

LA MARQUISE.

Et quel est cet ami?

LISETTE.

Vous ne pensez guère à lui. Il m'a dit vous avoir prévenue. Voyons si vous vous rappellerez son nom.

LA MARQUISE.

J'ai beau chercher, je ne trouve pas.

LISETTE.

Rappelez-vous bien les noms de tous ceux qui vous ont connue.

LA MARQUISE.

Voyons, ne fais pas l'enfant.

LISETTE.

De tous ceux qui vous ont aimée.

LA MARQUISE.

Comment peux-tu me parler d'un temps aussi éloigné?

LISETTE.

Mais c'est qu'il vous aime encore.

LA MARQUISE.

Ah! c'est ce pauvre chevalier.

LISETTE.

Lui-même, Madame.

LA MARQUISE.

Et où est-il? Pourquoi n'est-il pas ici?

LISETTE.

Votre vue a causé tant de plaisir et d'émotion à ce jeune premier presque septuagénaire, qu'il lui a fallu quelques instants pour se remettre.

LA MARQUISE.

Va vite le chercher. (Lisette sort.) Voilà une agréable surprise. Je ne comptais plus sur lui, et depuis si longtemps je me croyais oubliée. Je confesse même que, pour moi, je l'avais un peu oublié.

SCÈNE IV.

LA MARQUISE, LE CHEVALIER, LISETTE.

LA MARQUISE.

Bonjour, chevalier. Qu'il y a longtemps que je ne vous avais vu! J'ai eu de vos nouvelles il y a vingt-cinq ans par le maréchal de Villars.

LE CHEVALIER.

Vous n'en avez peut-être pas eu plus souvent parce que vous n'en avez pas demandé. Quant à moi, chère marquise... Oh! pardon! j'oubliais votre nouveau nom. Je vous en prie, laissez-moi vous donner l'ancien; ma bouche y est habituée, et je le trouve bien plus doux.

LISETTE.

Parbleu! madame la vicomtesse aurait mieux fait de n'en jamais changer.

LA MARQUISE.

N'outrage pas les morts, Lisette.

LISETTE.

Je ne dis que la vérité. Un beau mari, qui ne vous a fait qu'un plaisir depuis son mariage; encore a-t-il fallu l'attendre trente ans.

LA MARQUISE.

Encore une fois, Lisette, tais-toi. Tu abuses de ma bonté et de ton âge. Je vous demande pardon, chevalier; nous vous faisons assister à une petite scène domestique.

LE CHEVALIER.

Qui ne me déplaît pas du tout, au contraire. Je viens à Paris...

LA MARQUISE.

Pour revoir vos amis. C'est bien ; nous en serons tous ravis. Afin de vous voir le plus longtemps possible, je vous retiens chez moi. Lisette, tu veilleras à ce que le chevalier soit bien traité. Resterez-vous longtemps ici?

LE CHEVALIER.

Cela dépend de vous, marquise.

LA MARQUISE.

De moi! Allons! je vais me ruiner en frais d'amabilité. J'aurai des alliés. D'abord, je vous présenterai mon fils, un gentilhomme accompli, trop accompli même, car les gentilshommes de ce temps ne sont pas toujours tels que je le voudrais. Puis ma belle-fille; elle n'est pas précisément jolie, mais elle est si bonne, si aimable, si spirituelle, qu'elle vous plaira infiniment. Enfin, j'ai deux petits-enfants, deux amours, deux trésors; vous les verrez, chevalier, et vous confesserez qu'il est impossible de rien voir au monde qui soit plus joli. Il y a un petit garçon de cinq ans qui a des goûts belliqueux et qui se croit déjà maréchal de France. Nous lui achèterons un régiment un de ces jours.

LE CHEVALIER.

Je lui apprendrai l'exercice, marquise.

LA MARQUISE.

Vous, mon ami, qui n'avez jamais été à la guerre! Mais il le sait bien mieux que vous; il commande à ravir. Il faut l'entendre avec sa petite voix claire. — Oh! j'en raffole.

LE CHEVALIER.

Vous n'aimez plus que lui?

LA MARQUISE.

J'aime autant sa sœur, un vrai petit ange de deux ans, aux cheveux blonds et aux yeux bleus, qui a des mains et des pieds comme on n'en a jamais eu, qui saute sur mes genoux et qui sautera sur les vôtres, chevalier. Elle parle très-bien, n'est-ce pas, Lisette? Elle parle bien mieux que la petite-fille de ma cousine la présidente.

LISETTE.

Je le crois bien, Madame.

LA MARQUISE.

Mais je vois que je suis un peu égoïste, chevalier; je vous parle de tout ce que j'aime, et que vous ne connaissez pas encore. Je devrais attendre le moment où vous en aurez fait la connaissance. Parlez-moi de vous à présent. Vous êtes-vous marié?

LE CHEVALIER.

Jamais.

LA MARQUISE.

Je suis forcée d'arrêter là mon interrogatoire.

LE CHEVALIER.

Vous avez raison, marquise. Depuis le jour où j'ai quitté Paris, triste comme une vieille fille, j'ai mené une vie aussi monotone que les vers de M. de Bernis.

LA MARQUISE.

Eh bien! laissons de côté la tristesse et l'ennui pour le moment. Je veux vous faire réparer le temps perdu. On donne la semaine prochaine une nouvelle tragédie de M. de Voltaire; l'auteur est un peu libertin, mais homme d'esprit; il m'a priée instamment d'assister à sa pièce. Lekain y sera très-beau.

LE CHEVALIER.

Qu'est-ce que Lekain, s'il vous plaît?

LA MARQUISE.

Provincial! Jeudi je vous mènerai chez la Reine; il y va de fort honnêtes gens. Je regrette de ne pouvoir vous conduire aussi chez le Roi, mais je n'y vais plus; le Roi est un homme sans mœurs.

LE CHEVALIER.

Ah! marquise, si vous voulez faire mon bonheur, je n'ai besoin ni du théâtre, ni de la cour. Vous rappelez-vous notre dernière entrevue?

LA MARQUISE.

Un peu vaguement.

LE CHEVALIER.

Vous m'avez fait la promesse que si jamais vous deveniez libre vous penseriez à moi.

LA MARQUISE.

Que voulez-vous dire?

LE CHEVALIER.

Que vous êtes libre et que je vous supplie de tenir votre promesse.

LA MARQUISE.

Mais, chevalier, on n'a pas l'idée d'une telle extravagance.

LISETTE.

C'est ce que j'avais l'honneur de dire tout-à-l'heure à monsieur le chevalier.

LE CHEVALIER.

Et, s'il vous plaît, marquise, qu'a mon projet d'extravagant?

LA MARQUISE.

Mais j'ai cinquante ans.

LE CHEVALIER.

Je le sais.

LA MARQUISE.

Et vous en avez...

LE CHEVALIER.

Cinquante-six.

LA MARQUISE.

Que dira-t-on d'une pareille union?

LE CHEVALIER.

On l'approuvera ou on la blâmera. Je tiens ceux qui l'approuveront pour gens d'esprits, et regarde ceux qui la blâmeront pour des faquins de l'avis desquels il ne faut tenir nul compte.

LA MARQUISE.

Mais voulez-vous qu'on coure après nous?

LE CHEVALIER.

Nous nous marierons la nuit.

LA MARQUISE.

On rira.

LE CHEVALIER.

A votre second mariage on pleurait.

LA MARQUISE.

Et mes enfants?

LE CHEVALIER.

Ils n'ont rien à craindre.

LISETTE.

Moi, je n'ai qu'un conseil à donner à madame la vicomtesse, c'est d'épouser monsieur le chevalier.

LA MARQUISE.

Je le suivrai, quoique ce soit toi qui me le donnes.

LISETTE.

Mieux vaut tard que jamais.

Beauvais, imprimerie d'Achille Desjardins.

GAYLAMOUNT
PAMPHLET BINDER
Manufactured by
GAYLORD BROS. Inc.
Syracuse, N. Y.
Stockton, Calif.